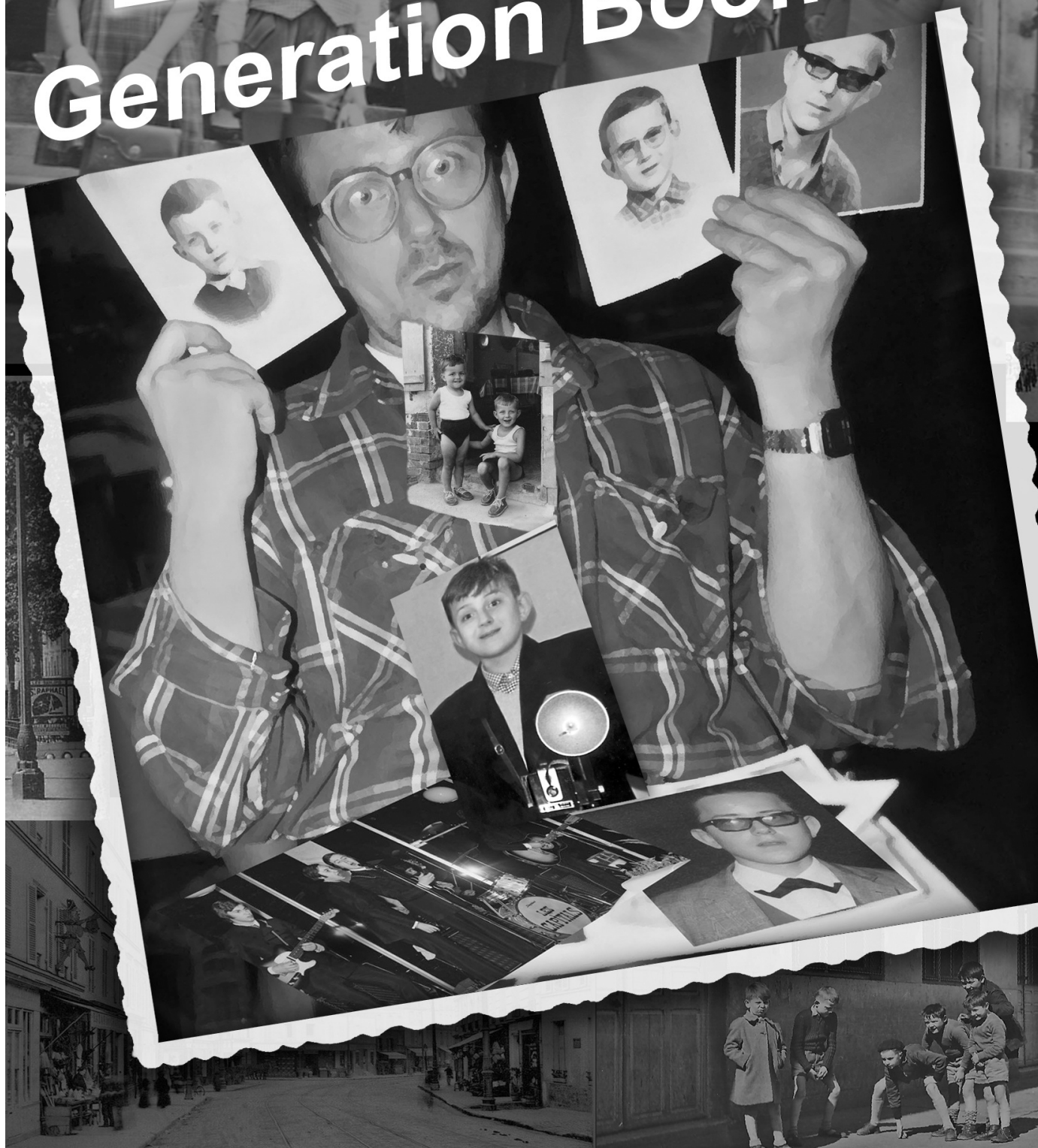


B.C. Morea

LEGACY

Generation Boomers



B. C. MOREA

Legacy

Generation Boomers

© B. C. MOREA, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1054-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Bing !

— Réveille-toi ! Réveille-toi, mon chéri...

En pleine nuit, ce samedi 13 février 1960, l'air est épais, saturé de silence. Je dors profondément, bercé par l'obscurité paisible de notre maison. Un monde suspendu, sans bruits, sans voix, comme une mer plate dans laquelle je me laisse flotter, inconscient des tempêtes qui grondent au loin. Mais soudain, une présence insidieuse fend les ténèbres et m'arrache à ce refuge.

— Vite, réveil-toi... Je t'en prie, mon petit... Papa est mort !

Je la regarde, sidéré, pétrifié par la violence nue de ses mots. Tout semble se figer autour de nous, comme si le temps venait de céder. Sa main m'agrippe et me tire avec une urgence fébrile, impatiente, une traction impérieuse qui m'arrache au lit et à la chaleur trompeuse de mes draps. Je vacille encore, l'esprit englué dans un entre-deux flou, à la lisière du rêve, mais son désespoir me traverse de part en part, froid, incisif. Il tranche net toute torpeur, me ramène brutalement à moi-même, m'impose la lucidité. Mes pensées se nouent et s'entrechoquent, assaillies de questions qui tournent en spirale, chargées d'appréhension. Une vague d'émotions me pousse en avant, malgré la réticence qui me retient encore. Lentement, la pièce sort de l'indistinct : les formes se dessinent, gagnent en netteté à mesure que mes sens s'arrachent au sommeil. La scène se révèle alors, irréelle et pourtant là, comme un cauchemar ouvert, arraché aux entrailles de la nuit. Elle s'impose, progressivement, dans toute son horreur. Chaque détail s'imprime en moi avec une netteté cruelle, comme si le temps, saisi d'effroi, s'était étiré pour m'obliger à tout regarder, à tout ressentir, du haut de mes douze ans. La pièce semble figée, et pourtant tout y respire la tragédie. Le silence s'épaissit ; chaque seconde ajoute son poids à une atmosphère déjà chargée de tristesse. La lampe de chevet répand une clarté douce, livide, qui enveloppe la chambre d'une lumière irréelle. Habituellement apaisante, cette lueur vacille aujourd'hui, déforme l'espace, comme si la réalité elle-même se fissurait. Les ombres glissent et s'allongent sur les murs, soulignant les lignes d'une scène à la fois morbide et pétrifiée. Mon père est là, étendu, prisonnier d'une immobilité qui contredit la vie, pareil à une statue de pierre froide au centre de cette chambre familière, brusquement rendue étrangère.

Un cri jaillit d'elle, brut, disloqué, arraché aux entrailles, et envahit la pièce d'une douleur si violente qu'elle semble fendre l'air. Ma mère se précipite sur le corps inerte de mon père, l'enlace de ses bras tremblants avec l'acharnement de quelqu'un qui refuse de lâcher prise au bord de l'abîme. Son visage, jadis fier et calme, se plaque contre le sien, en quête d'un reste de chaleur, d'un signe infime de présence. Ses lèvres se posent sur ce visage tant aimé, désormais froid, désormais méconnaissable. Elle le supplie, comme si la ferveur de ses larmes et l'insistance de ses baisers pouvaient tromper la mort, la faire reculer, insuffler à ce corps immobile un dernier souffle. Et moi, je demeure là, pétrifié, témoin inutile d'une souffrance qui dépasse l'humain. Chaque parole, chaque sanglot de ma mère s'enfonce dans mon cœur d'enfant et y creuse un gouffre. Je voudrais agir, prononcer un mot, l'envelopper de mes bras, mais je reste cloué sur place, submergé par une impuissance lourde, totale, qui me dévore.

Je ne peux rien faire pour apaiser sa douleur, rien pour ramener celui qui, quelques heures plus tôt encore, emplissait la maison de sa voix et de ses rires. Puis, au cœur de cette scène déjà insoutenable, l'horreur se précise, plus nue, plus violente. La tête de mon père, longtemps abandonnée à l'immobilité de la mort, s'incline lentement sur le côté, comme mue par une volonté tardive, comme si elle cherchait à répondre à l'appel de ma mère. Ses yeux demeurent ouverts, vides, rivés à un point lointain, au-delà des murs de la chambre, vers un lieu où aucun de nous ne pourra jamais le rejoindre. Je suspends ma respiration, le cœur affolé, saisi par un vertige où se mêlent la terreur et une fascination sombre, presque obscène. Soudain, un mince filet de sang noirâtre s'échappe de ses lèvres entrouvertes. Il glisse lentement et vient souiller le drap blanc, y dessinant une ligne sinistre sur le tissu froissé. Ce rouge brutal, presque insolent, tranche avec la pâleur cireuse de son visage et souligne, avec une cruauté glaçante, la frontière désormais infranchissable entre la vie et la mort. On dirait que son corps cherche encore à parler, à laisser une marque, une trace ultime – un adieu muet, irrévocable. Ma mère se redresse alors d'un coup, le regard traversé par une panique neuve, aiguë.

Elle se tourne vers le téléphone posé sur la commode et, d'un geste presque mécanique, s'y précipite, les mains tremblantes. Ses doigts fouillent fébrilement le carnet usé posé à côté, parcourent les numéros griffonnés, s'arrêtent enfin sur celui du docteur.

— Le docteur ! Vite, je dois appeler le docteur !

Elle compose les chiffres d'une main tremblante, presque absente, comme si

sa propre survie se jouait dans cette suite mécanique. Le téléphone sonne, puis sonne encore ; chaque tonalité s'abat dans la pièce comme un coup sourd, amplifiant l'attente, tendant davantage l'air déjà saturé. Elle demeure immobile, le regard fixé au mur, obstinée, comme si la réponse pouvait surgir sous la pression de ses yeux. Puis elle se penche, retient son souffle, à l'affût d'un murmure, d'une voix, de la moindre présence humaine. Mais c'est la voix enregistrée du médecin qui s'élève, distante, glaciale, d'une neutralité presque obscène. L'angoisse en elle monte encore. Enfin, un déclic au bout du fil. Elle se jette sur l'appareil, comme si son désespoir pouvait traverser le combiné, rompre le silence, forcer la vie à revenir.

— Allô ! Allô ! Docteur Léger... c'est madame Morea au 12 rue Chartran, balbutie-t-elle d'une voix déchirée. Je vous en supplie, venez vite, c'est mon mari... il vient de succomber à une attaque... il ne donne plus signe de vie... j'ai peur qu'il soit déjà trop tard ! Je vous en supplie, s'il vous plaît, venez immédiatement. Je vous en prie !

Sa voix se brise sous le poids de la détresse, et la supplication qu'elle porte se propage dans toute la maison. Elle martèle chaque syllabe, comme si l'insistance pouvait convaincre le médecin, comme si la force même de ses mots pouvait ranimer ce qui s'est déjà figé. Les larmes déferlent sans retenue, l'épuisent, la vident, tandis qu'elle demeure accrochée au téléphone, crispée dessus comme sur une bouée dérisoire. Elle s'y suspend, fragile, portée par l'espoir infime et déraisonnable que quelqu'un, quelque part, puisse encore inverser l'irréversible.

Puis elle raccroche. Lentement, avec une précaution presque superstitieuse, comme si le moindre bruit pouvait briser l'équilibre fragile du silence retombé sur la pièce. Son regard demeure égaré, incrédule, comme si une part d'elle refusait encore de reconnaître ce qui s'impose. Un instant, nous restons ainsi, immobiles, suspendus dans un mutisme qui paraît sans fin, chacun cherchant, à tâtons, un point d'ancrage au cœur de ce chaos intime. Chacun de nous scrute le regard de l'autre, à la recherche d'une étincelle, d'un signe d'encouragement, d'un fil auquel se raccrocher. Mais nos yeux, qui autrefois reflétaient la douceur de l'enfance, se voilent désormais d'un mélange d'incompréhension et d'angoisse. Je guette un geste, un mot capable d'apaiser, un signal venant de notre mère, quelque chose qui me dirait que tout cela n'est qu'un cauchemar. Mais elle reste immobile, pétrifiée, engloutie par sa douleur. Les éclats de sa détresse ont brisé le silence de la nuit, créant des vagues qui se sont propagées dans toute la maison, faisant trembler chacun de nous au rythme de son

déchirement.

Mon petit frère se tient dans l'encadrement de la porte, les yeux encore lourds de sommeil, mais son visage trahit déjà une inquiétude brute – celle qui précède les mots, qui devine sans comprendre. Ce moment a ouvert une faille dans notre univers familial, une fracture invisible qui nous sépare désormais de l'avant, de tout ce que nous connaissions. Même dans notre torpeur et notre chagrin, une certitude nous habite : quelque chose d'irréversible vient de se produire, et la sécurité de notre quotidien s'est fissurée, d'une manière que nul ne pourra jamais réparer. Dans le silence qui s'installe, des questions tournoient dans nos esprits, floues mais insistantes, suspendues entre nous sans jamais atteindre les lèvres. Que va-t-il se passer maintenant ? Comment avancer ? Que devient un monde lorsqu'un père disparaît ? Les pensées se heurtent, se mêlent, désordonnées, sans qu'aucune réponse n'émerge. Il ne reste que ce vide inédit, ce gouffre qui s'ouvre sous nos pas et envahit nos cœurs d'une peur sourde : celle d'être laissés seuls face à un avenir qui se dérobe. En treize ans de vie commune, nos parents avaient édifié un foyer harmonieux, imprégné de chaleur – une véritable forteresse de douceur, qui paraissait inviolable. Imaginer que tout cela puisse s'effondrer en un instant, comme un château de cartes emporté par un souffle invisible, est une pensée insoutenable. C'est comme si le sol se dérobaît sous nos pieds, nous laissant suspendus dans une chute sans fin. Notre mère, brusquement confrontée à cette solitude inattendue à seulement trente-neuf ans, semble tourbillonner dans un maelström de pensées et d'inquiétudes, incapable de retrouver un appui, un repère. Elle nous fixe avec une intensité presque douloureuse, comme si elle tentait de sonder comment avancer dans un avenir qui se désagrège sous ses pieds. Son visage est marqué par la peine, mais dans ses yeux brille une tendresse infinie, une bienveillance qui transcende le chagrin. Ses mains se posent doucement sur mes épaules, et je sens tout le poids solennel de ce geste. Ce n'est pas un simple contact : c'est sa manière de m'ancrer dans le présent, de m'appeler à saisir la gravité de l'instant.

— Je ne sais pas ce que nous allons devenir, mais nous devons rester forts. Promets-le-moi.

— Je te le promets, maman.

Son regard m'enveloppe, chargé d'une affection profonde et silencieuse.

— Bernie, mon petit, comprends bien : tu es désormais le chef de famille. Nous comptons sur toi... ton frère et moi. Tu me le jures, dis-moi ?

— Oui, maman.

Dans son regard, je perçois le besoin de rester unis, de nous appuyer les uns sur les autres pour affronter ce qui paraît être insurmontable. Les émotions s’y croisent et se bousculent, parfois contradictoires, jamais confondues. Il y a la peur de l’inconnu, le poids de l’inquiétude qui serre la gorge, mais aussi une détermination muette à ne pas céder. Face à cette peur sourde tapie dans l’ombre et planant sur notre avenir incertain. Mon petit frère vient se joindre à notre étreinte. Nous nous serrons les uns contre les autres, unis dans cette vague d’émotions intenses, chacun cherchant dans l’autre la force de résister. Les larmes roulent sans frein, emportant avec elles notre douleur, notre confusion, mais aussi l’intensité de notre amour. Une part de moi refuse encore de reconnaître ce bouleversement brutal. Je voudrais rester cet enfant insouciant, abrité par le voile tendre de l’innocence, mais quelque chose a basculé, quelque chose de profond, d’irréversible, qui a ébranlé pour toujours ce monde que je croyais connaître. Le petit garçon que j’étais jusque-là prend conscience, avec une brutalité précoce, de la responsabilité qui m’est soudainement imposée. Je me tiens là, un petit homme face au poids des attentes, écrasé par l’ampleur de ce rôle nouveau. Puis, dans un geste de relâchement, comme pour évacuer un instant la pression qui l’étreint, notre mère laisse échapper :

— Il faut contacter Roland et Michelle... coûte que coûte !

Une énergie irrépressible me traverse, une détermination que je ne me connaissais pas. Dans le tumulte du chagrin, une force inattendue s’est levée, balayant mes hésitations, dissipant mes doutes. Soudain, la peur est là, mais elle ne me paralyse plus. L’idée d’aller annoncer la nouvelle à mon oncle et ma tante, isolés dans leur petite cité de Saint-Ouen sans téléphone, s’impose avec une évidence brutale. Je me décide à partir sans attendre, comme si ce geste devenait mon premier acte d’homme, le passage obligé vers une maturité forcée.

— Je peux y aller... prendre un taxi.

C’est une première pour moi, un pas immense vers l’inconnu. L’idée de rester là, figé, m’est insupportable : il faut agir. Je veux lui montrer que je peux être à la hauteur, que je peux porter un fragment de ce fardeau. Son regard se fixe sur moi, longuement. J’y lis à la fois l’inquiétude et une pointe de surprise. Bien sûr, je ne suis encore qu’un enfant, et pourtant, c’est comme si, pour la première fois, elle me voyait autrement – capable, peut-être, de franchir ce seuil vers une maturité à venir.

— Je peux le faire, je te promets, dis-je avec une conviction qui cherche à dominer le tumulte en moi, même si l’adrénaline et l’anxiété s’entrelacent en un nœud brûlant dans ma poitrine. Il faut que je porte cette vérité jusqu’à eux – si lourde, si pressante. Déjà, mon esprit parcourt le chemin à venir : la ville dort encore, les rues sont silencieuses et vastes, mais je refuse de me laisser submerger par l’angoisse.

— Sauras-tu le faire ? Es-tu certain ? Il fait encore nuit. Où trouveras-tu un taxi à cette heure-ci ?

— Il y a une station de taxi au coin de l’Avenue de Madrid.

— Vraiment, mon fils... pourras-tu y arriver... seul ?

C’est la première fois, à mon âge, que je m’aventure à parcourir seul des kilomètres dans l’obscurité. La nuit paraît immense, silencieuse, et pourtant je ne recule pas. Ce rôle nouveau, celui de chef de famille, éveille en moi un courage inattendu.

— Laisse-moi y aller, je saurai me débrouiller... t’inquiète pas.

Mon esprit s’agite, chaque battement de cœur rappelant l’importance du moment.

— Attends, je te donne de l’argent pour la course... sauras-tu retrouver leur maison ?

— Bien sûr ! Nous y sommes souvent allés... c’est le premier pavillon à gauche en entrant.

— Habille-toi bien ! Il ne doit pas faire très chaud dehors !

Je hoche la tête, le cœur serré mais résolu, prêt à affronter cette nuit qui m’ouvre brusquement les portes d’un monde d’adultes.

Dans un élan de précipitation et d’urgence, je fonce vers ma chambre, le cœur battant à tout rompre. Mon regard effleure le désordre familial, mais je ne m’y attarde pas. Je saisis des vêtements au hasard, les enfille à la hâte, chaque geste trahissant l’angoisse de l’instant. Mes chaussures aux lacets encore lâches sont vite bouclées, et déjà je me tourne vers la porte. Ma mère apparaît dans le couloir, un billet froissé à la main. Elle me le tend sans un mot, mais au moment où je franchis presque le seuil, sa voix me retient – un appel bref, tremblant, comme si elle cherchait encore les mots justes.

— Je t’en prie ! fait attention... je te fais confiance... Dis-leur qu’il y a eu un

accident avec papa...qu'ils viennent le plus vite possible. Dépêche-toi !

Je dévale les escaliers du premier étage, et la porte de l'appartement claque derrière moi dans un fracas sourd. D'un geste vif, j'ouvre le lourd portail en fer forgé du rez-de-chaussée, ses vitres opaques gardant encore les ténèbres. Il cède brusquement, et me voilà projeté dehors. L'air glacial me frappe le visage, vif et brutal. Je presse le pas sur les trottoirs que je connais par cœur. Neuilly... c'est ici que j'ai vu le jour, et pourtant la ville, à cette heure, me semble à la fois familière et étrangère. Sans hésiter, je m'engage dans la rue du Château, longeant le petit square endormi. Au bout, la lueur familière de la boulangerie se profile déjà, et le fournil diffuse une odeur de pain chaud qui contraste avec l'humidité glaciale de la nuit. Les rues sont désertes, silencieuses, comme purgées de toute agitation. La voirie a été récemment nettoyée : les trottoirs brillent sous les lampadaires, et le caniveau laisse filer une eau claire et discrète. J'accélère le pas, puis traverse en courant la grande avenue presque vide. Soudain, un taxi stationné apparaît devant moi, comme un signal, un repère inattendu dans cette obscurité.

— Bonsoir monsieur, pourriez-vous m'emmener au 141, boulevard Victor Hugo à Saint-Ouen, s'il vous plaît ?

Lançais-je, haletant et quelque peu agité.

— Bien, montez ! Vous dites Saint-Ouen... Boulevard Victor Hugo, au 141, c'est ça ?

Il hoche la tête sans un mot, se contentant d'un grognement qui fait office d'accord, tandis qu'il engage déjà la voiture dans l'avenue. Son regard demeure rivé à la route, attentif, presque fermé, mais je perçois sa curiosité, éveillée par mon apparition soudaine. Il doit s'interroger sur la présence d'un enfant seul, à cette heure-là, prêt à traverser Paris dans la nuit. Je m'enfonce sur la banquette arrière, le cœur encore affolé. Peu à peu, mon souffle se régule. Dans le rétroviseur, je surprends son regard par bribes, comme s'il tentait de lire ce que les mots n'ont pas encore arraché. Il attend peut-être que je parle. Je n'en peux plus de garder cela pour moi.

— Mon papa a eu un malaise. Ma mère m'envoie chez mon oncle pour le prévenir... et nous attendons le docteur.

Il acquiesce sans se retourner.

— Très bien. Comptez une quinzaine de minutes. Le périphérique est désert à